



Les chênes de l'amour

VILLE DE BÉCANCOUR, SECTEUR BÉCANCOUR

*« Un fantôme que l'on décrit
avec complaisance
est un fantôme qui cesse d'agir. »*

— Gaston Bachelard

C'était dans le temps où les craintes activaient les vœux, le temps où nos appréhensions sculptaient l'angoisse de nos désirs. Dans le temps où les nuits abritaient les créatures les plus étranges et que l'on se souhaitait l'accalmie de leurs cris. L'on dormait les doigts croisés en espérance de quiétude pendant que nos rêves se transmorphosaient en cauchemars.

Dans le village de Bécancour, il y avait, à cette époque, par des nuits de grands vents, des cris pouvant apeurer les plus braves. Toute la paroisse tentait de trouver le repos à travers les gémissements qui arrachaient une douleur et une passion violente. Entre chiens et loups débutaient le murmure des lamentations, puis au zénith lunaire, un déluge de plaintes retentissait entre les hurlements des bêtes.

Depuis des lunes, aucun villageois n'avait trouvé le repos. Les villageois faisaient les cent pas dans leur maison, attendant le coq clamer le lever du guerrier solaire. Le bétail et les chiens hurlaient de frayeur.

Le curé avait bien vu que tous les dimanches matins, pendant la lecture des évangiles, la grande majorité dormait dans son banc, la tête sur l'épaule voisine, l'âme dans la quiétude du jour.

Après la messe, sur le parvis, tout le monde se jasait de la nuit précédente.

- Elle a crié très fort la nuit dernière, lança une dame.
- Je crois que son fantôme est venu sous ma fenêtre ! hésita un enfant.
- Elle a sûrement dansé avec des loups-garous ou le hère, conclut un grand-père.

Tout le monde y allait de suppositions et d'interrogations; chacun avait son opinion, son idée, sa légende sur l'origine des bruits effrayants de la nuit. De mémoire du plus vieux du village, il ne se rappelait pas quand avaient débuté les cris. Sa souvenance remontait à son enfance, et il se rappelait qu'il avait grande difficulté à trouver le sommeil.

Par un soir de dégirouettage à écorner les bœufs et même le diable, le curé fit sonner les cloches de l'église pour célébrer une messe de minuit; une tentative de conjurer le mauvais sort et d'apaiser le fantôme du manoir abandonné d'Angus MacDonald. Le manoir de l'île Montesson, un fracas de porcelaine sur une baleine de sable, avait comme propriétaire

d'origine, selon certaines rumeurs, un des fils du roi de France. Mais l'origine des cris prenait naissance dans un autre contexte. La légende la plus commune au cœur du village était celle où une jeune fille de dix-huit ans s'était enlevé la vie dans le grand salon du manoir, salon donnant une impressionnante vue sur le fleuve. Après avoir reçu l'affreuse nouvelle que son amoureux avait péri en mer, durant les redoutables traversées, elle s'était suicidée face au fleuve, dans l'espoir de le retrouver dans le cimetière des marins.

Depuis cette terrible tragédie, on raconte qu'elle hante le manoir et perce la nuit de ses cris, comme une corne de brume dans un mur de brouillard, pour ramener son amoureux sur les berges de son cœur. Les cris attiseraient le vent pour gonfler les voiles du bâtiment de son amour perdu en mer.

Tous les paroissiens étaient bien assis dans leur banc et écoutaient la messe de minuit; messe étrange en plein été, comme la messe de minuit de la Noël des temps de peur. Le curé y allait des psaumes et de récits bibliques pouvant apaiser le fantôme de la belle. Il fit sonner l'angélus, puis il fit retentir les cloches comme si le village assistait à un mariage. Plus le curé tentait de calmer les cris, plus les angoisses s'intensifiaient.

Lorsque le curé clamait des homélies, le vent prenait en insistance, lorsqu'il chantait le *Gloria in excelsis*, les bourrasques gonflaient en vivacité; certains allèrent même prétendre que monsieur le curé attisait le fantôme et les vents. Les volets claquaient, la girouette s'étourdissait, les cloches résonnaient par elles-mêmes sans l'aide du bedeau, la peur se répandait dans l'église, les bébés hurlaient, les mères pleuraient.

- Ça va faire, Monsieur le Curé. Y'a rien qui y fait. Arrêtez! lança un homme assis dans le jubé.
- Faut envoyer quelqu'un faire un exorcisme! cria un second assis dans le premier banc.
- Faut voter qui on va envoyer là-bas, proposa une femme assise dans le confessionnal.

À cette époque, tout se réglait par un vote : l'endroit où on allait construire une nouvelle grange, sur quel chemin la nouvelle croix allait être plantée, qui serait le nouveau maire, qui devrait marier la veuve du cinquième rang, où le village prendrait ses vacances, tout!

La procédure était simple, le curé donnait une hostie par personne, six cent soixante-sept en tout, pour y inscrire le nom de celui ou de celle qui serait le ou la volontaire. Par la suite, on entrait dans le confessionnal, comme un isoloir à votes secrets, pour y déposer le bulletin du Christ. Le tout était comptabilisé par le curé ainsi que le bedeau.

Ils comptèrent et décomptèrent, recomptèrent et contre-vérifièrent, ils arrivaient toujours au même résultat. Le curé, dans le doute, reprit les hosties et comptabilisa à nouveau les résultats. Tous deux reprirent la procédure du décompte, recomptèrent et redécomptèrent, rerecomptèrent et recontre-vérifièrent, ils réarrivaient toujours au même résultat; un vote pour le bedeau, six cent soixante-six votes pour le curé.

Le bedeau donnait du regard interrogatif du côté du curé, qui lui, faisait son air d'indifférence.

- Je me demande bien qui du village a pu mettre votre nom, cher bedeau... se questionna le curé.
- Seul le Bon Dieu le sait... mais le diable s'en doute! rétorqua le bedeau.
- BEDEAU! conclut le curé.

L'homme d'Église retourna dans sa chaire pour dévoiler les résultats du vote.

- Dans un décompte TRRRRRRÈS serré, la majorité des gens ont voté pour... votre bon curé, qui allait de toute façon se proposer, si le nom de quelqu'un d'autre de la paroisse était sorti.
- Avec des si, on rebâtit une sacristie! murmura la foule.

Pendant que les villageois se dispersaient et retournaient dans leurs maisons, pendant que les cris frissonnaient encore dans les tympans, le curé ramassa tout le nécessaire pour un exorcisme : des fioles d'eau bénite, un missel, un encensoir

aux parfums de cèdre et de coudrier, une sainte relique de la croix de Jésus, un crucifix taillé dans l'os d'une baleine, puis l'habit cérémonial des grandes occasions.

Au dehors de l'église, un homme de la bûcheronnerie l'attendait. Ce type d'homme qui avait toujours eu un nord à remonter, qui parfumait ses grandes rêveries à la gomme d'épinette. Le genre d'homme à bûcher un pays de bois debout durant les longs frettes de l'hiver, à croire aux légendes de canots volants et aux superstitions des mitaines pas de pouces.

— J'ai quelque chose pour vous aider, mon bon curé, hésita le bûcheron.

— Et qu'avez-vous pour m'aider dans ma quête, mon bon Wilbrod ?

Wilbrod Sansoucy offrait au curé sa hache bénite. Selon les rumeurs de certaines légendes, les hommes pouvaient améliorer leurs rendements de bûchage en plaçant une mouche d'église dans le manche de leur instrument. Le bûcheron du village avait même gravé, au canif, une bébitte pour doubler la capacité de sa hache, une bébitte bénite !

— Vous savez, Monsieur le Curé, vous ne savez pas sur ce quoi vous allez tomber. Ma hache vous protégera des loups-garous, de la bête à grand' queue, d'un Jack mistigri, ou bien vous permettra d'enfoncer une porte pour vous sauver. Ma hache a connu l'ivresse des combats avec les créatures fantastiques, servez-vous d'elle ! conta Wilbrod.

Le curé prit la hache et l'ajouta à son ceinturon d'exorcisme. Il serra la main de Wilbrod et marcha en direction du manoir. Personne n'était présent pour faire office de cortège salvateur auprès du curé. Tout ce qui accompagnait l'homme d'Église était les plaintes du fantôme.

Il était aux portes du manoir abandonné. La lune s'était cachée derrière les nuages, le vent les ayant soufflés à ses devants. Le curé usait de protections face aux différentes créatures de la nuit : des mini-croix bénites pour que les feux-follets dansent autour, des pois secs sur le balcon du manoir pour occuper les lutins de maison, un fer à cheval sur le montant de la porte d'entrée pour éloigner le diable. En faisant le tour de la maison par le balcon, le curé aspergea d'eau bénite quelques endroits.

Les bruits hantaient les oreilles du curé depuis son départ. Les cris de la belle explorée retentissaient de plus en plus fort ; le curé aurait cru que le fantôme se jouait de ses tympans.

Plus d'une fois, le curé fit le tour du manoir, plus d'une fois, il entra dans les lieux abandonnés pour tenter d'y trouver un spectre bruyant. Au bout d'une heure, pas la moindre trace de fantôme, de hère ou de toute autre créature fantastique.

Plus le curé se décourageait, plus les cris se faisaient persistants. Plus il voulait rebrousser chemin, plus il angoissait. S'il avait pu, il aurait mis le feu purificateur au manoir abandonné. Il aurait célébré une messe et béni les lieux pour empêcher tout retour du spectre de la suicidée.

C'est lors du dernier tour, pendant une longue bourrasque, que le curé constata l'origine des plaintes nocturnes. Face au fleuve, devant l'immense fenêtre du salon, se trouvaient deux immenses arbres entrelacés, deux chênes amoureux. Les branches de l'un valsaient dans les branches de l'autre au rythme de la musique du vent. Les fracas de bois et le sifflement du vent offraient une orchestration fantomatique.

Ce chahut se faisait transporter par le vent du large jusqu'au village. Et c'était cet énigmatique cri qui apeurait tous les paroissiens, les chiens et le bétail des granges.

L'homme d'Église utilisa alors le seul instrument pouvant conjurer le mauvais sort du village : la hache de Wilbrod Sansoucy.

Il donna coup de hache par-dessus coup de hache, les éclats de bois revolaient dans tous les sens. Au village, les curieux qui étaient restés au-dehors entendaient les cris du fantôme et des coups secs qui donnaient l'impression que le curé clouait le cercueil de la défunte.

Au bout de deux heures, le curé donna un dernier coup et un immense crac retentit au-delà du manoir. Un silence de mort planait dans tout le village, et le vent, comme un remerciement, diminua sa vitesse pour devenir une douce brise de mai.



Depuis ce jour où le curé fit du bois de poêle avec l'un des amants de bois, les nuits de tout repos se sont installées dans le village de Bécancour. Même lorsque le vent souffle en rafale, les plaintes de la belle suicidée ne se rendent plus dans les oreilles des villageois.

Si certains affirment depuis que le vent qui courbe les arbres est aussi celui qui soulève la poussière, d'autres prétendent que toute vérité n'est pas bonne à savoir.

Toutefois, les sages du village ont trouvé leur façon de poétiser le tout :

« Parfois, trouver la source, élucider le mystère,
c'est s'empêcher de donner naissance
ou prolonger la vie de plusieurs légendes. »

Parfois, lors des grands vents d'hiver, si le manoir n'ose plus chanter les cris fantomatiques, certaines femmes chantaient cette complainte :

D'un beau marin je suis aimée
D'un beau marin je suis aimée

Voilà le printemps qu'y va arriver
Voilà le printemps qu'y va arriver

Il m'a donné son cœur
Aussi de beaux gages

J'entends le goéland chanter
Les mariniers descendent

Cela ne me ramène pas
Celui que mon cœur demande

Mais on ne me ramène pas
Celui que mon cœur demande

Sur un navire fut engagé
Sur un navire fut engagé

Pendu à la branche d'un arbre
Pendu à la branche d'un arbre

Le bonheur qu'il m'a laissé
Bien plus souvent je pleure

Le vent souffle mes plaintes
Mes pleurs dans la marée

S'il ne revient pas bientôt
Il faudra donc que je meure

J'irai moi-même le retrouver
Celui que mon cœur demande